

Un enfant d'aujourd'hui parmi tant d'autres

Je est un autre, 2003

Mathias

Dans la cour, tout le monde craint ses explosions brutales et intempestives. Tout le monde se range lorsqu'il décide de régler ses comptes à sa manière, physique et violente : les coups partent, les injures dégoulinent en cascade... Mais la protection est illusoire et le danger réel de se retrouver atteint par un crachat, un coup ou une insulte. Les maîtresses accourent, tentent de s'interposer entre les victimes et le gamin très costaud qui ne leur épargne rien. Il n'a peur de personne, ne redoute aucune sanction, ricane devant les punitions et se moque bien des menaces...

Je ne compte plus les récréations qu'il passe désormais dans la classe avec moi, à seule fin de protéger ses camarades terrorisés. Au lieu de s'attaquer aux autres, il y dévore un goûter que sa mère prépare gargantuesque et qui contribue sans doute à lui sculpter cette silhouette peu enviable de futur obèse. Un jour, il aura trouvé « le moyen d'aller déféquer » dans le chantier d'une maison avoisinant l'école, sur les escaliers menant de la cave au rez-de-chaussée, comme me l'annoncera le soir même, en ces termes, le propriétaire du chantier, désolé. Le lendemain, accompagnée d'une demi-douzaine d'enfants complices, je me rends sur le chantier et interroge les ouvriers. Ils reconnaissent les auteurs d'un méfait qui les contraint depuis la veille à emprunter l'échelle pour monter de la cave à l'étage. J'oblige Mathias à débarrasser l'escalier de sa "production". Il s'acquitte de sa tâche et je ne peux m'empêcher de voir en lui, qui dévore des goûters monstrueux lorsqu'il ne s'attaque pas aux copains, une espèce de tube digestif ambulante, pensant le monde, pensant les autres comme des objets que sa convoitise va tenter de capturer avant de les régurgiter. Le travail sur soi (je veux dire sur moi, la maîtresse), sur une espèce de tentation de rejet *viscéral*, est considérable.

Alors, au début, on se dit : « Pauv'gosse ! Pas de sa faute ! » On pense à la difficulté de vivre avec un père souvent incarcéré, donc peu présent ; et peut-être même que c'est mieux pour lui, parce qu'on le dit violent lui aussi, ce père blond aux yeux bleus qui refuse de reconnaître un gamin qui a hérité de sa mère algérienne des traits de méditerranéen.

Au début, on se le dit. La première semaine. Et puis encore un peu la seconde. Quelques vagues zestes d'apitoiement la troisième, ravivés la quatrième, par le passage de la psychologue scolaire au discours péda-gogo-éthico-psychanalyso-moralisateur, tendance culpabilisante.

Et puis après, on explose. Ou on pleure. Ou on panique. Mais dans tous les cas on barre, sur le calendrier, les jours qui nous séparent des vacances. Parce que, bien sûr, on a essayé beaucoup de choses. Tout ce qui d'ordinaire finissait bien par avoir de l'effet sur les plus coriaces, glisse sur lui comme l'eau sur les plumes d'un canard : les techniques Freinet qui donnent du sens aux apprentissages, qui placent l'enfant au centre, qui permettent l'expression canalisée, médiatisée de l'agressivité... toute la panoplie quoi ! On connaît (tous) cela et on y croit. Et pourtant...

Théo

Malheureusement, dans la classe, cette année, y a pas que Mathias.

Il y a aussi Théo. Et si je parle d'abord de Mathias, c'est pour éviter de parler de Théo. Parce que Théo, c'est... c'est... Si je n'en parle pas, c'est comme si j'évacuais le problème. C'est comme si je n'avais pas à exhiber la gêne, la culpabilité qui nous saisit tous tôt au tard devant l'impuissance, la honte de se sentir incompetent, ce terrifiant sentiment d'être abandonné par les dieux de la patience, de l'empathie et de la pédagogie réunis.

S'imaginer un ouragan. C'est-à-dire un tout petit même, pas plus haut que trois pommes malgré ses dix ans, si petit qu'on pourrait penser qu'en voilà un qui s'est trompé de cour d'école. Mais non, Théo, atteint de nanisme précoce et non expliqué médicalement, a la taille d'un enfant de cinq ans. Il est au CM 1.

Dans la classe, à part Mathias qui le jalouse mais qui ne lui arrive pas à la cheville sur le terrain du remplissage d'espace physique et sonore, on ne repère, ne voit, n'entend que lui. Je

renonce à le décrire. C'est pour moi du jamais vu, les mots n'ont pas été encore inventés qui pourraient tenter d'approcher timidement la boule d'agitation, d'angoisse, de nervosité, d'agressivité, d'aplomb et sans doute de souffrance qu'est ce tout petit bonhomme. Savoir que son père s'est pendu lorsqu'il avait cinq ans aide à comprendre. Mais comme pour Mathias, ça n'aide pas définitivement à tout supporter.

Des faits ? En voilà. Lundi matin, 28 janvier, 8 heures 18. Un calme étrange et insolite... Je réalise tout à coup : IL est absent ! Bonheur ! Bonheur, luxe, calme et volupté. Bonheur ! Pardon, mes maîtres, Saint Freinet, Saint Fernand, mais voici que tout redevient normal, des enfants qui lisent leur production au choix-de-textes dans une écoute véritable, semblable à celle que j'ai toujours connue à ce moment-là, des enfants qui parlent au quoi-de-neuf ? sans être interrompus mille fois par un « gêneur » sorti depuis belle lurette du groupe de parole, des enfants qui s'activent sur leur plan de travail, se lèvent, vont chercher des fiches sans encourir le risque de ramasser au passage un coup de pied, une gifle ou une grossièreté, des enfants qui s'entraident, s'épaulent, s'interrogent mutuellement dans une atmosphère dépourvue des ions électriques habituels depuis la rentrée... Bonheur !

Aussi, lorsque à midi j'apprends par le répondeur que sa mère ne l'a pas envoyé en classe parce qu'« il ne voulait pas venir », une fois n'est pas coutume, je ne bondis pas pour la rappeler et lui signaler qu'on ne se laisse pas manipuler par un gamin de neuf ans, que l'école est obligatoire, etc.. Pour une fois, le petit couplet moralisateur, je le ravalerais avec une cuillerée de délicieuse mauvaise conscience pour le faire passer et je serrerais les pouces pour que Théo continue son caprice l'après-midi.

Perdu ! Il est là. Il m'explique qu'il ne voulait pas venir parce que Jonathan avait juré que son père et lui « auraient sa peau » à la sortie.

Parenthèse

(Parenthèse, pour dire comme on s'amuse bien dans cette école. Ce même lundi matin, le père de Jonathan, blouson de cuir sur marcel, boucle d'oreille et voix menaçante, m'interpelle violemment dans la cour sur la situation de son fils. Ce dernier, en effet, se voit privé de récréation jusqu'aux vacances par l'équipe des maîtresses pour avoir inondé le rez-de-chaussée de l'école sous cinq centimètres d'eau, en ouvrant à fond tous les robinets des toilettes. Le temps que nous nous en apercevions, il n'y avait plus qu'à retrousser le bas de nos bleus de travail pour limiter les dégâts, après avoir entr'aperçu le galopin qui galopait vers la sortie. C'est la deuxième fois qu'il s'autorise cette fantaisie qui nous a coûté des heures d'écopage. Mais le père de Jonathan et moi ne sommes pas d'accord sur les procédés éducatifs et je m'entends dire que cette école « c'est le Struthof ! » et que maintenant Jonathan a peur de moi. « Tant mieux, peut-être qu'alors il cessera de martyriser ses camarades. » Ah oui ! parce que Jonathan, aussi... Mais fin de la parenthèse.)

Revenons donc à Théo à qui je dis : " Bon, à quatre heures, je vais t'accompagner à la sortie, mais c'est donnant donnant" (d'accord, d'accord, le procédé n'est pas vraiment défendable...). Il comprend très bien, m'assure qu'il fera son possible et... je n'y croyais pas mais ça marche ! Il ira même jusqu'à faire toute une fiche de multiplications à trois chiffres (au multiplicateur, s'il vous plaît), lui qui jusqu'à présent s'était contenté de gribouiller ses cahiers. Dans les faits, mon petit chantage n'a probablement que peu d'incidence sur les événements car, aujourd'hui, il se passe quelque chose d'exceptionnel qui a changé la donne de manière incontestable : la gastro-entérite a clairsemé les rangs de la classe, 21 élèves au lieu de 29, le rêve ! Et pour moi la possibilité enfin de m'occuper réellement des enfants en difficulté de tous ordres, dont lui. (Le scandale, disait Oury, c'est qu'il n'y en ait pas, et en l'occurrence que ce ne soit pas scandaleux, tant on y est accoutumé, qu'on enferme dans une salle de classe 29 élèves de quartiers difficiles non reconnus comme ZEP pour les raisons que l'on sait, avec une maîtresse qui fait ce qu'elle peut, c'est-à-dire pas grand-chose, quelles que soient sa compétence et son ancienneté. Et une journée comme celle-ci, avec les mêmes élèves moins un tiers, me confirme une fois de plus dans cette certitude.)

D'ailleurs, Théo n'est pas le seul à profiter de la situation : Mathias, pas en reste, en fera tout autant et même, du jamais vu, tentera d'expliquer le fonctionnement de ces multiplications à Isabelle et Anthony et... y parviendra !

Quel responsable politique, s'appuyant sur des études sorties de son chapeau d'illusionniste, nous affirmait récemment que la taille des effectifs de nos classes n'avait que peu, voire pas d'incidence sur la qualité du travail des élèves ?

Vive la gastro !

Mardi 29 janvier. Aucune journée ne ressemble à l'autre. Peut-être parce que c'était « donnant donnant » et que Théo a donné, mais plus sûrement parce que le contingent des victimes de la gastro est revenu guéri et que, « noyé » lui aussi dans une classe surchargée, Théo a oublié ses résolutions. Le revoilà, égal à lui-même, insupportable. A la fin d'une journée pendant laquelle nous tentons de canaliser ses écarts afin de permettre aux autres de travailler un peu, il passe le conseil entre une stagiaire et moi, pliant et dépliant le bras droit devant lui, en un geste d'automate, saccadé, mécanique, meublant environ un mètre cube d'espace, comme s'il assénait des coups de poing à une victime imaginaire, et ce pendant les trois quarts d'heure que va durer la séance ! (« J'ai une crampe, maîtresse, ça me détend » !) Au téléphone, la mère me déclare le soir même qu'elle n'arrive plus à le contenir, qu'il l'injurie de la pire manière, la frappe, et qu'actuellement, il va dormir chez sa sœur parce qu'elle n'en peut plus. Je songe à l'éducatrice qui me disait récemment qu'en vingt-cinq ans de carrière, elle n'a jamais rencontré un gamin comme ça et qu'après avoir pris note par écrit des injures dont il couvre sa mère, elle tente d'ouvrir un dossier pour qu'il soit placé en internat et qu'ainsi il soit séparé d'elle.

.....

Fin juin, nous apprenons que Théo ira rejoindre à la rentrée une école spécialisée pour enfants très difficiles, dont les classes ne comptent que cinq ou six élèves. J'ignore si cette structure est adaptée à son cas, mais pour ce qui me concerne, je ne pouvais plus le garder. Je signe, par ce départ, un véritable échec. Mais un échec assumé. Avec lui, j'ai vu les limites à la fois de mes capacités à porter, à supporter un enfant, et celles de la pédagogie institutionnelle telle, en tout cas, que je pouvais l'appliquer. Je n'ai plus de nouvelles de lui.

Mathias restera au CM2, dans ma classe.

Au cours de l'été suivant, une plainte a été déposée contre lui par les parents d'une fillette qu'il aurait violée. Il a été entendu par le juge pour enfants début octobre. Il a reconnu avoir eu des gestes « déplacés ». Mais il n'a que dix ans... C'est son propre père qui aurait monté l'affaire et l'aurait ébruitée pour se venger du départ de sa femme, lassée de recevoir des coups. Mathias vit désormais seul avec elle. Le juge pour enfants lui a fait signer un papier selon lequel il s'engageait à se comporter mieux. Quelques jours auparavant, excédée par un comportement quasi obsessionnel qui le contraignait ("je peux pas m'en empêcher, maîtresse !") à abreuver d'obscénités les petites filles de l'école et à se comporter avec elles comme un véritable macho obsédé par le sexe, je l'ai menacé de ne pas l'emmener avec nous en voyage de fin d'année à Paris. D'autant que des parents d'élèves sont venus me voir, inquiets pour le sort de leur gamine. Je lui avais fait moi aussi signer un engagement à essayer de se contrôler, condition de son départ avec la classe.

Si la pédagogie était une science exacte...

Sur l'année scolaire 2001 /2002, j'ai noirci mon cahier journal d'histoires comme celles-ci, au centre desquelles figurent l'un ou l'autre de nos deux héros et souvent même les deux ensemble, comme cette fois où je les ai surpris en train de traverser la cour à midi, debout sur un vélo lancé à toute allure, l'un sur la selle, l'autre sur le guidon, au risque de se rompre les os.

Par leur présence aux effets non pas cumulés mais surmultipliés par des phénomènes de surenchère, Mathias et Théo auront contribué à faire en sorte que jamais la modulatrice qui partage

la classe avec moi, jeune professeur d'école à l'expérience nécessairement réduite, ne quitte la classe autrement que dans la colère ou dans les larmes et que moi-même, dans la même situation, forte pourtant d'une longue carrière, je ne vaille guère mieux. Avec eux, j'aurai appris qu'une journée de calme – que dis-je, une journée ?... un moment ! – doit être à prendre comme une bénédiction, un bonheur à savourer en soi et qui ne présage nullement de lendemains qui chantent. Appris qu'il importait surtout ne pas être tenté d'y voir le premier pas vers un progrès linéaire, l'enclenchement de quelque chose d'irréversible.

Tous deux, à des degrés différents et selon des modalités propres à chacun, ont fait exploser un fonctionnement de classe qu'on dirait « normal » si une classe ressemblait à une autre, s'il existait un modèle d'écolier, si les relations entre les humains étaient régies par des règles immuables, si la pédagogie était une science exacte, si ...

Une autre image

Par le côté extrême de leur comportement, l'impression qu'ils donnent l'un et l'autre d'être indépendants, libres de toute servitude et dans le droit absolu de se comporter comme bon leur semble, par leur tranquille détermination à foncer (cf. le "bolide" de C. Imbert), à établir leurs propres règles, à ignorer celles du groupe, imposées parfois, instituées souvent, par leur aptitude à faire la nique aux adultes et à rivaliser dans la provocation et dans l'art de les faire sortir de leurs gongs, par la propension qu'ils manifestent à s'intéresser au versant dur de la sexualité à l'âge où leurs camarades "comptent fleurette" dans des cahiers dits "de poésie", Mathias et Théo auront très sérieusement ébranlé, en nous les maîtresses responsables de la classe, l'image de l'enfant, toujours un rien stéréotypée malgré des années de métier, teintée de naïveté et de candeur.

Ce comportement, pour nous, est terrifiant. Pas seulement parce qu'il nous laisse sans voix, sans moyens. (Inutiles de songer à des moyens « anciens » comme l'autorité doublée de la violence car il est bien évident qu'ils ne feraient que décupler la propre violence de ces enfants, et la légitimer.) Ce comportement est terrifiant parce qu'il laisse apparaître, de manière plus ou moins floue, que c'est bien encore et toujours à une image d'enfant qu'on a affaire. Une image monstrueuse d'un enfant enfermé dans ses désirs, prisonnier de ses contradictions, « encagé », comme le dit Herrad dans le texte qui suit, dans un rôle de « dur », de mini-adulte que la vie a fait de lui. Un enfant, à la fois animé par la volonté d'« avoir raison de », d'être le plus fort, le plus grand, et, parallèlement, terrorisé par l'espèce de spirale ascensionnelle dans laquelle cette attitude s'inscrit.

L'un et l'autre, à leur manière propre, disent le désarroi où les jette la toute-puissance fantasmatique que rien ne vient barrer. Père décédé, père incarcéré ou refusant de reconnaître le fils en se servant de lui comme d'un instrument de vengeance, lui refusant le *nom*, lui refusant le *non* qui permet d'entrer dans la règle et autorise enfin à grandir, à être autonome.

Pères absents qui les renvoient dans une relation névrotique à la mère. Manifeste chez Mathias, par un rapport boulimique à la nourriture et un comportement sexuel tantôt régressif, tantôt précoce et agressif, dans tous les cas, hors de son temps à lui. Manifeste chez Théo, par un refus de grandir, un peu à la manière d'Oscar, le personnage du *Tambour* de G. Grass.

Mathias et Théo, incapables d'entrer dans la règle, incapables de renoncer à un pseudo-pouvoir, mais aspirant de tout leur être physique à rencontrer la Limite. Jeu dangereux qui les a contraints parfois à adopter des attitudes à risque, engageant ici et là leur corps propre, dans la rencontre souhaitée avec Elle.

Et maintenant...

Qu'est-ce qui a fonctionné ? Je ne saurais le dire. Mais Mathias, aujourd'hui, est méconnaissable, aux dires de mes collègues qui le fréquentent dans la cour ; méconnaissable en tant qu'écolier qui soigne ses cahiers et adopte une attitude scolaire d'une pertinence insoupçonnée jusqu'alors ; méconnaissable aux yeux de ses camarades, comme en témoigne ce texte libre écrit par son amie Herrad (écrit et lu à la classe avec l'accord de Mathias) qui dit, comme souvent à travers une histoire imaginaire, un ressenti des plus manifestement réels :

L'enfant sauvage

Il était une fois un enfant sauvage qui s'appelait Mathias. Il était enfermé dans une cage. Tout le monde avait peur de lui sauf une seule personne qui s'appelait Linda. Quand elle le caressait, il grognait et pleurait. Il ne savait pas parler, mais il savait écrire. Un jour, Linda le sortit de sa cage. Il était heureux. Linda lui apprit les signes et il comprit. Alors il s'enfuit. Tout le village le chercha, en vain. Linda partit dans la forêt et retrouva Mathias. Elle entendit les hommes arriver. Elle courut avec Mathias jusqu'à la rivière, et ils sautèrent dans l'eau. Linda savait nager, mais pas Mathias. Alors il se noya. Linda le repêcha. Un homme arriva et appela une ambulance qui l'emmena à l'hôpital. Il se fit opérer et sortit une semaine plus tard.

Herrad

Peut-être a-t-il rencontré la Limite dans la figure du juge qui le contraint à signer un engagement qui fait lui-même écho à celui qu'il avait conclu avec moi ?

Peut-être a-t-il été aidé par les institutions de la PI qui, en barrant la toute-puissance, l'autorisent à exister dans un registre socialement acceptable et à se construire à la fois « autre » et lui-même ?

Peut-être que la séparation de ses parents, le départ d'un père le plus souvent hostile, voire agressif et dangereux, l'a soulagé d'une tension permanente et nécessairement néfaste ?

Peut-être a-t-il été aidé par le départ de Théo, puissant modèle identificatoire ?

Peut-être a-t-il bénéficié du deuil de ces images d'enfants plus ou moins "modèles", deuil qu'il m'a été donné d'opérer cette année, grâce en grande partie au groupe S. au S. dirigé par Jeanne Moll, ce qui m'a permis de porter sur lui un regard différent, nourri à la fois de plus de compréhension et de fermeté tranquille ?

Peut-être...

Toujours est-il qu'au texte de Herrad, ou à un autre, à son histoire, à son passé, Mathias, quelques jours plus tard, semble répondre. Il répond d'une manière codée elle aussi, et il dit des choses pas faciles à comprendre pour lui, pour moi, pour les enfants qui l'écoutent, mais des choses qu'on *entend* et qui parlent de renoncement, de deuil et de la difficulté de devenir grand...

La Martienne

Il était une fois une petite martienne qui s'appelait Peiper. Elle était impatiente d'aller sur la terre. Elle alla chez l'étoile et demanda : "Veux-tu bien m'aider à aller sur terre ?

- Oui, j'aimerais bien mais je vais mourir.

- Merci quand même."

Elle alla voir la lune et lui demanda : "Tu veux te promener ?

- Non, je ne peux pas, je ne peux pas bouger."

Mathias